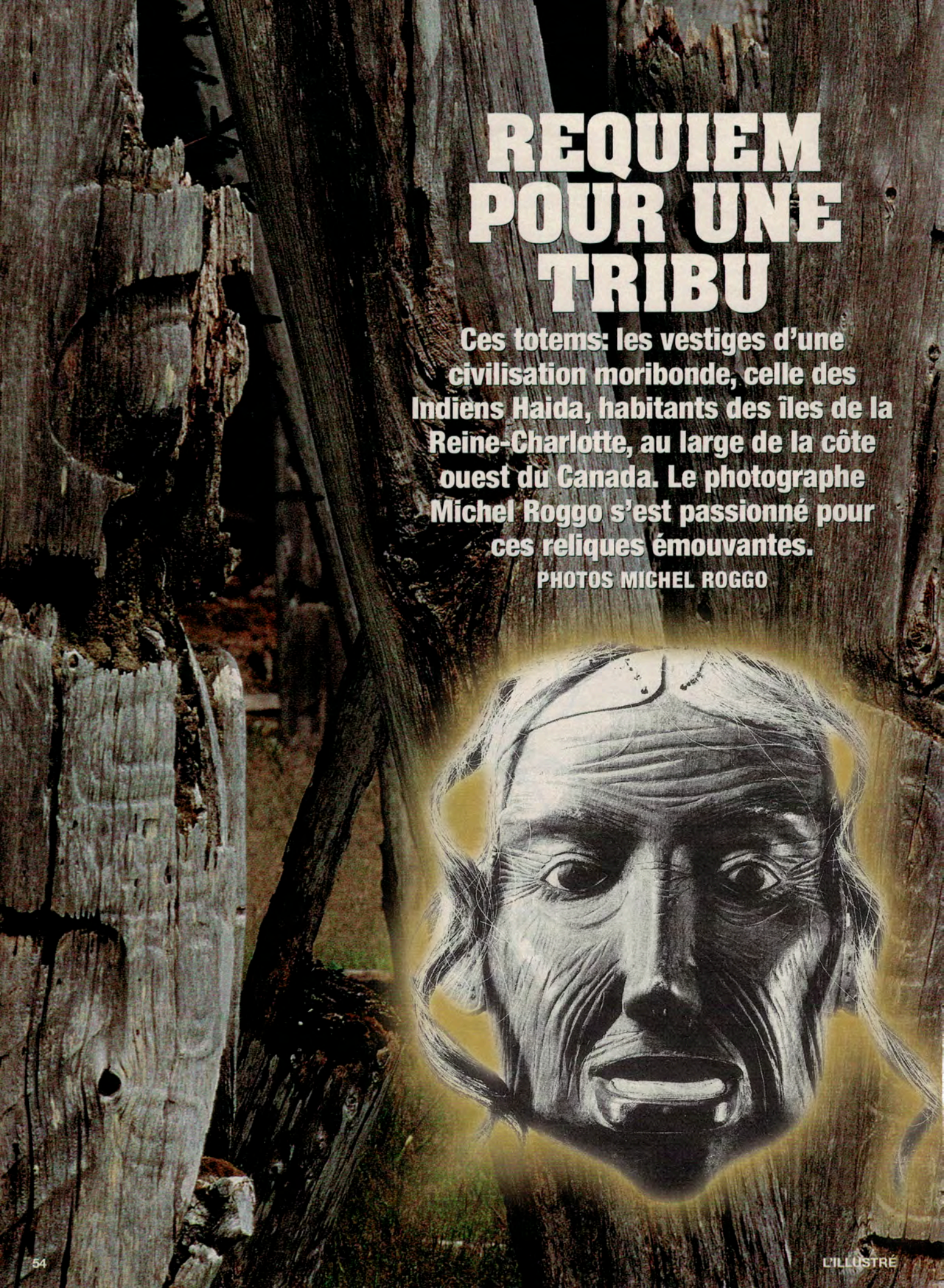
REQUIEM POUR UNE TRIBU

Ces totems: les vestiges d'une civilisation moribonde, celle des Indiens Haida, habitants des îles de la Reine-Charlotte, au large de la côte ouest du Canada. Le photographe Michel Roggo s'est passionné pour ces reliques émouvantes.

PHOTOS MICHEL ROGGO



Ce qui reste de totems édifiés il y a sans doute plus d'un siècle. Chez les Haida, les totems racontaient la vie des défunts. En médaillon, un masque de 1884.

NAVIGUER

Le cèdre permettait aux Haida de tailler des canoës de dimension respectable, comme celui croqué par un voyageur à Port Rose en 1793.

CÉLÉBRER Le village de Masset en 1878. Aujourd'hui ne demeurent que quelques vestiges de totems qui avaient presque toujours une signification religieuse.

HABITER

Construites en bois, les maisons familiales des Haida étaient vastes et richement décorées. La végétation a recouvert les fondations de cette ancienne demeure.

LES INDIENS HAIDA AVAIENT LA NATURE POUR PATRIE

«Il n'y a pas de pays, seulement des montagnes, des forêts et de l'eau»: c'est ainsi qu'un guide Haida décrivait son territoire à un observateur canadien en 1884.

PAR HENRI-LOUIS MATTER

C'est l'histoire d'une tribu sans histoire. Rien à voir avec l'épopée des Comanches ou des Sioux. On ne ferait pas un western de série B avec ces Indiens dont vous découvrez certainement le nom et l'existence.

Le capitaine espagnol Juan Pérez, probablement le premier Européen à être entré en contact avec les Haida en 1774, ne semble pas avoir laissé de commentaire, alors que l'officier naval Jacinto Caamano affirme, en 1792, qu'«on ne peut rencontrer gens plus aimables et plus civilisés». Ce qu'avait déjà constaté l'Anglais George Dixon, qui baptisa en 1787 ces îles Queen Charlotte Islands, du nom de son vaisseau, et négocia avec les Haida l'achat de 300 peaux de loutres marines d'excellente qualité qu'il paya honnêtement.

Mais, comme bien souvent dans l'histoire de la colonisation, les premiers contacts amicaux ont dégénéré en affrontements plus ou moins sanglants. Les négociants américains, par exemple, surent se faire cordialement détester des Indiens.

Ceux-ci ne demandaient pourtant pas grand-chose: en échange de leurs peaux, non pas de la verroterie ou même des perles, mais des coins en métal pour faire des haches car, jusqu'ici, ils avaient bâti leurs grandes maisons familiales en bois avec des outils de pierre.

Tout le reste, ils l'avaient, ces heureux hommes si proches de la nature. Ils connaissaient le moindre banc de flétans, les rapides où abondaient le saumon et la truite, les rivages où, à marée basse, ils ramassaient les coquillages, les lieux de nichage des oiseaux, riches en œufs. La nature leur donnait tout, ils ne cultivaient que le tabac, pour leur propre usage et le négoce et, aux mêmes fins, la pomme de terre, vraisemblablement introduite par un capitaine étranger.

Au début du 18e siècle, quelque 10 000 Haida prospèrent, occupant une douzaine de villages, chacun parlant son propre dialecte, variante d'une langue qui n'est parente avec aucune autre, même si certains mots sont empruntés à leurs voisins Tlingit.

Le scénario de la décadence n'est hélas que trop connu. L'introduction, au début du 19e, de l'alcool et des armes à feu, la mainmise de la toute-puissante Compagnie de la baie d'Hudson sur le trafic de peaux vers 1830, la pression du gouvernement de Colombie-Britannique dès 1843, l'arrivée des missionnaires dans les années 1860: tout cela concourt à la dégradation du mode de vie des Haida.

Enfin, en 1862, une épidémie de variole s'ajoutant aux ravages de l'alcool, et d'autres maladies, influenza, rougeole, scarlatine, tuberculose, déciment la population. A la fin du siècle, les survivants n'occupent plus que deux villages, Skidegate et Old Masset.

Les potlatchs, ces échanges rituels de cadeaux qui sont le fondement de la culture indienne, disparaissent. Le système commercial du paiement en argent liquide se substitue au troc traditionnel et oblige les plus pauvres à s'endetter.

Depuis une trentaine d'années cependant, la situation des survivants s'est notablement améliorée. Les mouvements de défense des droits de l'homme et ceux pour la protection de la nature ont fait prendre conscience aux Haida de la valeur de leur civilisation. Bien sûr, la télévision a remplacé les peintures dont leurs maisons étaient richement décorées, le fruit de leur pêche est stocké au congélateur et les Indiens les plus aisés prennent leurs vacances à Hawaii.

Mais les 1000 habitants de Masset, dont l'école possède une classe en langue haida, les 400 habitants de Skidegate et, dans une moindre mesure, les quelque 2000 Haida qui résident ailleurs en Colombie-Britannique, perpétuent le souvenir d'un éden point encore dénaturé par le matérialisme de l'homme blanc.

Et, sur les lieux mêmes des villages en ruine de jadis, sculpteurs et peintres essaient de ressusciter un artisanat qui – parfois de façon pathétique – évoque cet âge d'or... – H.-L. M.

Les îles de la Reine-Charlotte, au large de Vancouver. Les Blancs n'y débarquèrent qu'à la fin du 18e siècle.

PHOTOS MICHEL ROGGO, ILLUSTRATIONS NOIR/BLANC TIRÉES DE «HAIDA, THEIR ART AND CULTURE» DE LESLIE DREW, ED. HANCOCK HOUSE.